

# L'INTÉRÊT SINGULIER

## ET LE JOURNAL DE PARIS

POLITIQUE — INFORMATIONS — LITTÉRATURE — SPORTS — VIE PARISIENNE — THÉÂTRES

DIRECTEUR : LÉON BAILLY

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

12, RUE DU CROISSANT ET 27, RUE DES JEUNEURS — PARIS-2<sup>e</sup>  
Téléphones : 409-33, 130-27, 130-87

PUBLICITÉ, ANNONCES, PETITES ANNONCES : AUX BUREAUX DU JOURNAL

ABONNEMENTS :

PARIS, SEINE, SEINE-ET-OISE ..	3 MOIS 5 FR.	6 MOIS 10 FR.	1 AN 20 FR.
DÉPARTEMENTS .....	3 MOIS 6 FR.	6 MOIS 12 FR.	1 AN 24 FR.
ÉTRANGER (UNION POSTALE) ..	3 MOIS 9 FR.	6 MOIS 18 FR.	1 AN 35 FR.

# LE DIRIGEABLE ALLEMAND « DEUTSCHLAND » COMPLÈTEMENT DETRUIT

## DESTINÉES D'EPOUVANTE Gites de sans-abri

Sur la litière des chevaux. — Parmi les débris. — Dans les chantiers de maisons en construction. — Aux portes du Métro.

Les miséreux qui ne se sentent pas les jarrets assez fermes pour gagner les carrières et les plâtreries dont nous parlions dans notre précédent article ont d'autres cordes à leur arc.

Ils peuvent coucher dans les chandails. Ils choisissent ceux des canaux de préférence à ceux de la Seine, parce qu'ils sont à fleur de quai ; quelquefois, les marins, en prévision de ces visites, les tirent assez loin de la berge ; si nos trotteurs ne trouvent une gaffe, ils ont tôt fait de les rapprocher ; sinon, le plus agile saute, dispose une planche, et les autres passent à leur tour. Sur les quais Valmy, Jemmapes et de la Villette, ils trouvent des chandails où ils peuvent se faufiler dans l'écure des chevaux de halage ; ils ne tardent pas à s'y endormir, en dépit de l'odeur nauséabonde concentrée dans ces cages dépourvues de toute aération. Quai de la Bastille, ce sont des péniches où ils peuvent s'installer, tassés les uns contre les autres, entre des balles de papier ou des rangées de bouteilles. Mais là comme ailleurs la rafe sévit.

Quand les chandails ne sont pas abordables, il reste la berge. S'ils ont la chance d'y rencontrer des piles de sacs, soit de ciment, soit de chaux, ils poussent l'ingéniosité jusqu'à pratiquer un puits assez vaste au centre de ces piles en retirant un nombre suffisant de sacs, puis ils se glissent dans les creux ainsi ménagés et, de temps à autre, pour éviter l'ankylose, ils changent de position, c'est-à-dire ceux qui sont dessous passent dessus, et alternativement ainsi jusqu'à l'heure du réveil. Si par hasard ils trouvent des sacs vides, ils s'y enfouissent à deux, ou bien, ils récoltent la paille hachée et à moitié pourrie, mélangée de détritus et de tessons de bouteilles, qui traîne sur le sol et sont encore heureux de s'en faire un manteau.

Il y a d'autres trucs encore que connaissent les vieux clochards habitués à refiler la comète. Il y a le brasero qui brûle dans les chantiers de la ville et auquel on emprunte un peu de chaleur pendant le sommeil du gardien. Il y a les caves des maisons en démolition dont les abords ne sont pas gardés ; souvent, ils s'y fauflent par bandes nombreuses en faisant une brèche dans la palissade. Là au moins, ils ne redoutent pas les investigations de la police, rien ne les trouble et, avant de s'endormir, ils peuvent se payer le luxe de faire du feu avec les matériaux trouvés et de causer un peu à la lueur dansante de la flamme en fumant dans leur brûle-gueule les mégots qui garnissent le fond de leurs poches.

Il y a aussi les chantiers des maisons en construction, où ils peuvent pénétrer avec la connivence apitoyée du gardien. Pour ne pas souffrir de l'humidité du sol, ils se font un lit avec la paille destinée à préserver les pierres de la gelée. Ils s'y couchent à plusieurs et se recouvrent d'une bâche. A tour de rôle, ceux qui occupent les bords passent au milieu où la chaleur est plus forte, mais souvent le froid est si vif et si pénétrant qu'il semble que les veines charrient des glaçons ; ils sont alors obligés de se lever et de faire sur le trottoir deux ou trois cents mètres au pas de course avant de venir se recoucher.

Ils ont, d'autres fois, la chance de trouver dans la rue des voitures non remisées. Avec quel empressement ils s'y glissent et s'y disputent la place ! C'est ainsi qu'il y a, rue Marcadet, un terrain vague où l'on remise les voitures du Petit Journal et, rue des Ecluses-Saint-Martin, des voitures de démolition où ils peuvent passer la nuit en s'enroulant dans les couvertures laissées à l'intérieur ; il y a également des voitures de laitiers d'où, à cinq heures du matin, les cochers les délogent à coups de manchettes de fouet ; les tonneaux, où ils se glissent à Bercy, et aussi les poussettes de la rue du Croissant où, lorsqu'ils s'y réfugient après avoir rabaisé le couvercle, ils sont réveillés avant l'aube par les piles de journaux qui leur tombent sur la tête.

Ce sont encore les salles d'attente dans les gares, d'un séjour plus difficile ; les églises où, cachés soit derrière un pilier, soit dans l'ombre d'un maître-autel, on réussit à s'échapper à la ronde du suisse au moment de la fermeture ; le corridor, où on s'allonge après avoir

sonné à la porte et jeté un nom mal articulé au concierge, et les escaliers qui descendent devant les grilles du métro, ces grilles contre lesquelles on a la dernière ressource de se coller pour aspirer la chaleur qui sort des tunnels. Mais à côté de ceux que leur ingéniosité, leur audace peuvent utilement servir dans cette recherche tragique de l'abri par les nuits d'hiver, où le froid vous coupe les chairs, vous ronger les oreilles, il y a ceux qui, ne trouvant où reposer leur tête, marchent toute la nuit devant eux dans l'attente de la première heure du jour où les édifices ouvrent leurs portes, ceux qui tombent à bout de force et d'espoir dans la neige, sur le sol glacé, insensibles, indifférents.

CYRIL-BERGER

Demain :

Séverine

## Excès de rigueur

La cour martiale de Vilna (Pologne) a prononcé, aujourd'hui, la condamnation à mort pour motifs politiques de Czeslaw Swirski, jeune artiste peintre, quoiqu'il ait été reconnu atteint de troubles mentaux par vingt médecins russes et français des plus autorisés.

## Une grève des terrassiers sur l'O-E.

Les voies gardées militairement. La grève des terrassiers et pousseurs de la voie a éclaté subitement ce matin sur les chantiers de la gare Saint-Lazare où d'importantes travaux sont en cours.

Les terrassiers ayant réclamé un salaire de 0 fr. 90 de l'heure, ce qui constituait une surcharge de 250.000 francs pour l'entreprise, l'entrepreneur demanda à la direction des chemins de fer de l'Etat si elle acceptait de supporter cette augmentation de dépenses. Sur son refus, dimanche, il préviendra ses ouvriers qui maintiennent leurs prétentions et refusent d'accepter le paiement de leur semaine.

Les ouvriers veulent ce matin continuer le travail de force en se réservant d'exiger à la fin de la semaine le salaire de 0 fr. 90 centimes.

## L'affaire Coutiéas

Nous avons donné hier l'arrêt de la Cour de cassation, arrêt cassant le jugement du tribunal de Sousse, qui donnait raison à M. Coutiéas.

Le seul motif de cassation est que le tribunal de Sousse a inséré dans le dispositif de son jugement des dispositions qui excédaient sa compétence de juge du possessoire.

Dans ces conditions, l'arrêt rendu se trouve en réalité sans intérêt pour les adversaires de M. Coutiéas, ceux-ci n'étant pas, d'ailleurs, sans le présenter, puis qu'en fait des deux jugements rendus contre eux par le tribunal de Sousse, ils n'avaient déféré à la Cour de cassation que le moins important, laissant l'autre acquiescer définitivement l'autorité de la chose jugée.

EN PASSANT...

## Un ancien militant...

On a lu ce matin l'histoire du citoyen Robert, ancien trésorier de la G. G. T., ancien secrétaire d'un comité de grève générale, devenu titulaire d'une recette buraliste.

Il n'y a rien de tel qu'un fait de ce genre pour faire parler les gens. Les conservateurs sont enchantés : « Tous les mêmes ! » disent-ils. Les syndicalistes sont méprisants : « C'était un traitre ! » Et comme, pour ce, il n'y a la rien que de naturel, humain. On s'adapte fatalement aux circonstances ; dans l'obscurité, les poisons deviennent à la longue veilles ; aux postes de chef, on prend vite l'esprit d'un homme qui ne sait plus se contenter d'une tâche d'ouvrier. Et l'on sait comme un héritage survenu à propos peut changer un révolutionnaire en conservateur, c'est-à-dire en homme qui a quelque chose à conserver.

Ca n'est pas de la politique, c'est de l'histoire naturelle. Et peut-être un savant zoologiste nous donnera-t-il l'étude des lois selon lesquelles un groupe humain ou un individu passe d'une variété sociale ou politique dans une autre. Parfois, c'est calcul ; mais souvent c'est simple évolution intérieure. « On ne peut pas toujours être un militant », dit Robert.

Cet homme a pensé à la vie, à ses vieux jours ; c'est bien bourgeois de penser à « l'aisance des vieux jours », mais, que voulez-vous, on peut ne pas être un héros et être un brave homme.

Je suis sceptique ? Non, ce n'est pas du scepticisme, je vous dis que c'est de la zoologie. Et puis, n'est-ce pas, il y a des exceptions. Je ne m'en plains pas.

LÉON BAILLY

## UN DRAME EN MER

Lorient, 16 mai. — La nuit dernière, le chalutier à vapeur « Marnay », de Lorient, capitaine Even, a abordé et coulé par le travers des îles de Glénans, le bateau de pêche « Dieu-et-Patrie ».

Un matelot, nommé Jérôme Barré, âgé de dix-neuf ans, a été tué. Le reste de l'équipage du bateau naufragé a été ramené à Lorient par le « Marnay ».

## LE ROMAN VÉCU

Cette disparition mystérieuse est-elle un pendant à l'affaire de l'huissier Couffé ou à l'affaire de l'abbé Delarue ?

TOUJOURS DES HYPOTHÈSES !

Les recherches continuent toujours aussi actives en ce qui concerne la disparition de M. d'Abbadie d'Arrast, mais, il faut bien dire, aucun fait nouveau n'est venu éclaircir les deux points encore mystérieux de l'énigme : Le dîner, et ce qui s'est passé après la visite du disparu à la famille Ziegler.

Inlassablement les inspecteurs fouillent la vie de M. d'Arrast et cherchent à reconstituer les minutes encore obscures qui précéderont la disparition définitive. Le dossier porte-cartes en maroquin écrasé, de couleur verdâtre et déteinte, très usagé, ne contenait que peu de choses.

En plus de la facture payée et acquittée de l'imprimerie Lahure on y aurait trouvé, prétend un de nos confrères du matin, « un petit bloc sur les feuilles duquel était insérée la liste des courses à accomplir dans la journée par M. d'Abbadie avec « une nomenclature des jouets et vêtements à acheter aux enfants portant en regard les initiales de celui à qui chaque objet était destiné ».

L'information serait extrêmement intéressante si elle était exacte, mais elle est fort exagérée. La note en question, de la main de Mme d'Abbadie, est écrite à l'encre violette. Ce sont de simples mots écrits en abrégé et qui semblent être un bref memento ; dans l'angle du haut à gauche M. d'Abbadie a ajouté au crayon en caractères microscopiques deux noms de grands magasins. C'est la vraisemblance qu'il se proposait d'acheter le papier à lettres et les enveloppes qui lui étaient demandées ainsi que le tissu qui devait servir à confectionner un costume pour un de ses fils et un costume de couille bleu et blanc pour un autre de ses enfants. Un simple fait est encore noté : cahiers, et tout fait supposer qu'il s'agit là de ces cahiers de papier réglé et marqué que les écoliers connaissent bien.

D'ailleurs les enquêtes suivies dans les deux magasins n'ont donné aucun résultat, et on peut penser justement que les courses que M. d'Abbadie a effectuées dans la journée ne lui ont pas laissé le temps nécessaire d'acheter dans ces deux magasins les achats projetés.

Ces courses étaient d'ailleurs consignées sur une liste qui se trouvait également dans le petit porte-cartes. Tout fut vérifié et reconnu exact.

Le problème qui se pose maintenant devant les policiers est ramené de deux questions : 1° Ou, coïncidant avec M. d'Abbadie d'Arrast a-t-il été la victime d'une disparition ? 2° Que s'est-il passé entre dix heures un quart, heure à laquelle M. d'Abbadie est sorti de chez M. Ziegler, et onze heures vingt-cinq, heure à laquelle on a trouvé les effets sur la passerelle ?

Deux hypothèses : Couffé ou Delarue. Mais il faut admettre que si M. d'Abbadie avait succombé dans un guet-apens, celui-ci aurait été organisé avec une singulière précision, puisque en moins d'une heure les assassins auraient trouvé et mis en œuvre cette mise en scène déconcertante.

Les vêtements soigneusement pliés, exempts de toute souillure, indiquerait, si l'on s'arrêtait à cette supposition, que le crime aurait été commis dans un endroit clos et que, pour faire dévier les recherches, les vêtements auraient été « dignement » disposés sur la passerelle.

Combien est plus satisfaisante que l'hypothèse de la fugue, que le fugitif aurait essayé de dramatiser, mais pas trop cependant pour ne pas laisser dans l'es-

prit des siens l'idée de l'irréremédiable. — PAUL BERNONNET.

## La version de la fugue reste plausible

ON POURRAIT EN AVOIR LE CŒUR NET

Si le mystère d'Abbadie s'éclaircit vite, il faudra sans doute en rendre grâce aux reporters plutôt qu'aux policiers. Ceux-ci, si incroyable que cela paraisse, ne se sont rendus qu'hier à Evreux pour faire une enquête sur place. Et déjà l'un de nos confrères du matin a interviewé les parents de Mlle Benoist et les parents de ses frères, lesquels frères se sont embarqués au Havre à destination du Canada le 8 courant à bord du Pretorian de l'Allan Line.

De ces nouveaux renseignements provenant de sources si diverses il résulte incontestablement de nouveaux et sérieux indices en faveur de la fugue.

Les parents de Mlle Benoist ne savent ni le nom, ni la résidence de la famille au service de laquelle devait entrer leur fille.

Cette famille, Mlle Benoist n'aurait fait sa connaissance que dans un train entre Paris et Lyon, alors que son départ était déjà décidé en principe. Quel heureux hasard et quelle imprudence aussi de la part de cette jeune fille que tous reconnaissent avoir été sa sœur.

Part-on ainsi à l'étranger avec des inconnus ?

On a prétendu qu'elle était en correspondance suivie avec un de ses cousins, frère des écoles chrétiennes actuellement directeur d'un collège à Longueuil près de Montréal. Le facteur d'Evreux, amateur de timbres étrangers dément formellement cette allégation. Du reste le hasard de la famille rencontrée en chemin de fer remet l'aventure dans sa fantaisie.

Ses frères partant le 8 mai elle ne devait, d'après ses déclarations à ses parents prendre son service qu'à Montréal, pour qu'elle parte elle pour Londres et Liverpool au plus tôt, le 4 mai, sur le Tunisian — c'est le premier steamer partant après le 28 avril... à quatre jours près une jeune fille s'en va seule, c'est bien extraordinaire.

De l'avis de tous ceux qui la connaissent, Mlle Benoist professait pour M. d'Abbadie une admiration, une vénération extraordinaires.

Le jour même où Mlle Benoist quitte Evreux, il y a environ un mois et demi, pour la dernière fois, M. d'Abbadie n'assiste pas à son départ. Alors quelle prend à onze heures le train de Paris, lui avait pris celui de sept heures du matin. Ils avaient donc pu se voir facilement à Paris.

Et puis M. Hamard, s'il le veut, peut acquiescer vivement une quasi-certitude. Supposons Mlle Benoist hors de la fugue.

Où Mlle Benoist est réellement partie depuis le 28 avril d'Angleterre à destination du Canada pour aller rejoindre cette famille mystérieuse, et dans ce cas elle a évidemment voyagé sous son nom, ou elle est encore en Angleterre.

Dans le premier cas, rien de plus facile que de consulter les listes de passagers des paquebots partis d'Angleterre depuis

l'expédition de Mlle Benoist. Si, cependant, le conseil était disposé à réintégrer les chemins révoqués sur le réseau, ce ne serait pas chose facile et cela donnerait encore lieu à des contestations et à des conflits. Parmi nos révoqués, il y a deux classes distinctes : les agents des services actifs et ceux du service temporaire, qui ne font pas partie des cadres de notre personnel et sont congédiés tous les ans à la fin de l'hiver lorsque le moment de la presse est passé. Ces surnuméraires, qui sont nombreux, ont été non pas révoqués, mais simplement renvoyés un peu plus tôt que de coutume et il ne peut être question de nous les imposer dans le service normal et à une époque où nous ne saurions qu'en faire.

Quant aux autres il serait, je pense, assez difficile de les retrouver. Presque tous ont réussi à trouver des emplois qui leur conviennent mieux, parce que moins durs et plus rémunérateurs ; il en est bien qui sont restés sur place, mais beaucoup d'autres sont partis en province ou venus à Paris.

Pour être, mais il y a la retraite à laquelle ils tiennent !

Certes. Mais comme elle leur a été liquidée, par anticipation et quel que soit leur temps de présence, ils ne perdent rien. Au contraire, c'est la Compagnie qui s'est imposée un sacrifice d'un million. Et des mécaniciens qui avaient plus de dix ans de présence ou n'étaient pas trop éloignés d'atteindre l'âge de la retraite touchent jusqu'à huit et douze cents francs, et des hommes d'équipe une somme à peu près égale de moitié.

Ainsi, il n'apparaît pas que la question des réintégrations soit encore résolue. On ne peut même pas dire encore si elle est décidée, car au P.-L.-M., comme à l'Est et à l'Orléans, on observe la même réserve.

— E. H.

le 28 avril vers Québec et Montréal.

Il y a, en tout, le Virginian (Allan Line) parti le 28 de Liverpool, le Grampian, même ligne, le 29 de Glasgow ; le Tunisian, le 4 mai, de Liverpool, l'Empress of Britain, le 5 (Atlantic Transport) de Liverpool ; le Scotian, le 6 (Allan Line) de Glasgow.

Après nous arrivons au départ du 12, le Victoria, de Liverpool, qu'a pu prendre M. d'Abbadie.

Quelques dépêches, et on saura si une passagère du nom de Mlle Benoist s'est embarquée.

Si elle est à Londres, étant données les suspensions dont on l'accable — et les journaux anglais parlent tous du mystère, — si elle est à Londres elle devrait immédiatement répondre, elle devrait avoir répondu...

Maintenant, si c'est la fugue, il reste une chose bien simple à faire. La police anglaise a retrouvé le docteur Crippen, l'assassin de sa femme, justement sur un paquebot du même service, grâce à la T.S.F. et sans cependant savoir d'avance dans quelle direction il était parti avec la jeune miss Le Neve.

La police française lui est-elle donc tellement inférieure ? Les deux transatlantiques partis d'Angleterre pour le Canada, depuis le 9, le Victoria et l'Empress, sont munis d'appareils radio-télégraphiques.

Il faut deux jours nous serions fixés.

Encore une fois aujourd'hui nous avons été voir Mme Charles d'Albadie et ses enfants et petits-enfants.

Aucune nouvelle de Félix d'Albadie, nous dit-on.

Et comme nous énumérons le présumé, en faveur d'une fugue, le petit-fils nous répond :

« Nous croyons encore à un crime, mais évidemment nous ne pouvons plus rejeter absolument l'hypothèse de la fugue. Et, tourné vers sa grand-mère, plein de dignité, le jeune homme ajoute :

« Pour l'honneur de la famille, nous n'en souhailons pas. » JEAN DE LA RUE.

## M. FALLIÈRES CHEZ M. DUBOST

Le président de la République est venu cet après-midi au Luxembourg rendre à M. Antonin Dubost la visite que celui-ci lui avait faite à l'occasion de la rentrée du Sénat.

## « L'Heure Espagnole »

C'est un opéra-bouffe, nous dit M. Ravel, le compositeur de cette œuvre, qui sera jouée demain.

De le savoir à l'avance, garde de notre mouvement musical français et d'avoir entendu, jadis, les accords dolents de la Pavane pour une Infante défunte, le m'imaginai M. Ravel, dont on va jouer demain l'Heure Espagnole à l'Opéra-Comique, comme un jeune maître grave et sévère.

Je vis bien que je m'étais trompé quand le compositeur m'affirma, dès ma première question sur son œuvre : « Je viens d'écrire un genre d'opéra-bouffe ». M. Ravel m'expliqua ses intentions alors d'une voix mordante qui n'étonne point tant son visage nerveux et mobile, sa taille petite, ses gestes rapides l'apparaissant aux plus impétueux Castillans : « J'ai écrit un opéra-bouffe qui, je veux le penser, paraîtra d'une inspiration nouvelle. Remarquez qu'en France ce genre musical n'existe pas. Offenbach a fait de la parodie d'opéra, Terrasse actuellement, avec une verve charmante, déforme des rythmes, amuse par l'imprévu de son orchestration, mais n'est pas de la musique qui fait rire. J'ai voulu que des accords, par exemple, semblent écho comme des calembours dans le style. J'ai « entendu drôle », si je peux dire.

L'histoire de Franc-Nohain était délicate. Je n'y ai pour ainsi dire rien changé. La femme de l'honorable Torquemada attend un amant qui est bachelier, et finalement, je vous dis cela rapidement, se donne à un muletier. Voilà la trame du petit acte. A part le bachelier qui chahutera des sérénades et des cavatines à la mélodie volontairement exagérée, les autres rôles donneront, je le suppose, l'impression d'être parties.

C'est ce que Moussorgsky avait voulu faire dans le Mariage de Figaro, qui n'a d'ailleurs pas été achevé. Comprenez-vous aussi que j'ai fait mon possible pour que mon œuvre dise l'Espagne, et que de nombreux rythmes de Jotas, de Habaneras, de Malagueñas, se mêlent à mes phrases musicales. J'ai d'ailleurs pour moi, et ma jeunesse a été bercée par des habaneras que je n'ai jamais oubliées. Le décor fort soigné évoquera une boutique d'horlogerie à Tolède, et les costumes sont copiés sur des modèles de Goya.

Mais demandons-nous dans l'ensemble de vos ouvrages, quelle importance donner-vous à l'Heure Espagnole ?

Pour moi cette tentative est fort importante. Outre que je débute demain au théâtre, j'y apporte une conception qui me paraît personnelle, et la réalisation scénique de ce que j'avais déjà essayé de faire dans les Histoires naturelles qui ont été des études pour cet opéra-comique. Que dira le public ? Je crois qu'il sera un peu déçu, au début. Mais je m'y attends. Je continuerai à travailler selon mes idées. Je prépare une œuvre triste La Cloche Engloutie d'après Hauptmann, et une autre grande pièce bouffe. Ce que je m'efforce surtout de faire, ce sont des choses très différentes. Pas de principes, pas de principes qui imposent des procédés. Voilà ce qui a toujours été en moi, et ce avec quoi, ou avec l'absence de quoi, j'ai écrit ma musique.

Et c'était confondre, me semblait-il par une déclaration courageuse qui est bien d'un jeune, aux idées hardies, au métier sûr cependant, d'un musicien qui représente pour l'instant un des plus beaux espoirs de l'école française, et dont le talent de plus en plus, veut exprimer la franchise, le naturel, et la gaieté, propres à notre race. Et ce n'est pas là une mince ambition, ni un petit mérite. — R. BIZET.

## Le dirigeable « Deutschland » est détruit

L'INFORTUNE DES AÉRONATS DU TYPE ZEPPELIN. — LES SUITES D'UN COUP DE VENT. — LES PASSAGERS SAINS ET SAUFS.

Berlin, 16 mai. — Par un sort commun à la plupart des unités du type Zeppelin, le dirigeable Deutschland a été aujourd'hui complètement détruit, ainsi que nous l'apprend la dépêche suivante, venue de Düsseldorf :

Ce matin, au moment où le ballon venait de sortir de son hangar, un fort coup de vent le projeta contre les parois. L'armature se rompit dans la partie avant et plusieurs ballonnets éclatèrent.

Un nouveau coup de vent saisit alors l'aéronef désemparé, qui s'abattit sur le toit du hangar.

Il fut brisé en trois tronçons. Dans la nacelle se trouvaient quatre hommes et quatre dames, qui furent retirés de leur périlleuse situation par les pompiers.

Il n'en fut de même des hommes de l'équipage.

Le navire aérien est désormais inutilisable. Il va être démonté pour être expédié à Friedrichshafen.

## La guerre au Maroc

Notre colonne, avant de continuer sa marche, doit disperser les rebelles qui menacent ses communications.

Le ministère des affaires étrangères communique les nouvelles qu'il a reçues de Rabat, par Tanger.

Ces nouvelles répètent avec moins de détails et moins de précision ce que nous savons déjà par les journaux de ce matin. Les colonnes Brulard et Gouraud ont subi pendant la journée du dimanche 15 mai de vives attaques de la part des rebelles qui ont été repoussés à la baïonnette. Les pertes éprouvées sont peu importantes.

Le renseignement qu'ajoute le communiqué est plus intéressant. Il montre que la colonne française est attaquée par des masses rebelles qui menacent ses communications et qu'elle doit disperser avant de continuer sa marche.

La marche se poursuivra sur Fes dès que seront dissipés les rassemblements considérables de Zayanes et de Zemmours qui se forment à proximité de notre ligne de communication.

Le sultan est-il assassiné ? Le Standard, de Londres, dit que le bruit en court parmi la population indigène de Tanger.

La nouvelle ne paraît pas invraisemblable mais elle ne paraît avoir jusqu'à présent aucun fondement.

Au ministère des affaires étrangères, on nous nous sommes présentés à deux reprises cet après-midi, il n'y avait personne pour renseigner la presse à ce sujet.

Les journaux ont rendu compte ce matin d'un important combat qui s'est livré sur la Moulouya.

Le combat est le même que celui du 10 mai, dont nous avons déjà parlé. Une dépêche de Rabat au Daily Mail, en date du 13 mai, annonce qu'un convoi français quittant Salé pour Mehedja a été attaqué. Trois Français ont été tués ; plusieurs chameaux ont été pris. Il s'agit ici encore d'un événement déjà connu par les journaux français d'hier.

Une lettre de Fes, datée du 9 au soir, signale qu'on y est toujours sans nouvelles de Tanger et de la colonne de secours. Les rebelles concentrent leurs forces à Ras El-Ma, Bernoussi et Ain Smar.

On s'attend à une attaque générale de la ville.

Le colonel Mangin a envoyé des émissaires à l'avant de la colonne de secours pour lui demander d'activer sa marche. L'état d'esprit de la population de Fes et de la mehabla Djilali est mauvais depuis quelques jours, car elles paraissent convaincues que la colonne Brulard a été arrêtée dans sa marche par les tribus.

## Un juré en soutane

Incident à la Cour d'assises. — Le cas est désormais tranché.

Ce fut une particulière émotion, aujourd'hui, à la Cour d'assises.

Cet après-midi, en effet, s'ouvrait la session de seconde quinzaine ; par suite, avant tout, il devait être procédé à l'appel des trente-six jurés titulaires et des quatre jurés suppléants.

Or, le dernier des jurés titulaires était M. Dominique-Marcellin Barrué, professeur.

Et voici que M. Barrué apparut en costume de prêtre.

Un juré en soutane ! A cette vue, l'avocat général sursauta.

Tout d'abord, l'odit professeur avait-il bien été ordonné prêtre ? Aucun doute... Des lors, l'avocat général émit cette opinion :

— M. Barrué étant prêtre, il me semble qu'il y a incompatibilité avec la fonction de juré. A mon avis, un ministre du culte ne peut siéger sur ces bancs.

— Et pourquoi donc ? questionna aussitôt M. l'abbé Barrué. Je suis prêtre, c'est exact, mais je suis aussi professeur libre ; mon indépendance est entière. J'ai reçu